

Les écrits

IES ÉCRITS

Diaphanes

Katia Belkhodja

Numéro 153, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90326ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belkhodja, K. (2018). Diaphanes. *Les écrits*, (153), 111–114.

KATIA BELKHODJA

Diaphanes

Dans les hôpitaux, il y a des néons, une lumière à la fois légère et lourde qui ne s'éteint jamais vraiment parce que ça continue à bouger, ça continue à vivre, ça continue à accoucher et à mourir dans tous les couloirs et dans tant de chambres dans lesquelles on a dormi. Dans lesquelles on est restés parce qu'il faut rester jusqu'à ce que ça meure, rester jusqu'à ce que ça naisse, qu'on a eu hâte et peur, peur et hâte, dans les deux cas, parce qu'on n'en pouvait plus de souffrir. Dans les deux cas.

*

La lumière de la salle de bains, celle que j'oublie d'éteindre le matin quand je vais au travail et qui l'embête, quand il dort. Le quotidien nous embête toujours plus le matin. Les autres aussi. Ils oublient toujours d'éteindre la lumière. Quand ce n'est pas celle de la salle de bains, c'est celle du couloir. Ça réveille les enfants, qui réveillent ensuite les pères endormis rentrés tard, la veille, du hockey. Quand leur marmaille se rendort sur eux, les bras posés sur leurs épaules, les pères ont le visage calme, apaisé, de leur enfance, ils sont beaux. On ne le leur dit jamais assez : ils sont lumineux. Ça leur prendrait Rembrandt pour les peindre correctement, leur montrer.

*

Il y a quelque chose qui nous avale dans la lumière, quelque chose qui se concentre jusqu'à devenir un abîme, on y disparaît tous, y laisse notre peau. Diaphanes, nous devenons. La peau s'affine avec les années, avec la maladie ; la peau devient transparente, même sans rayons X : les veines, les os, les muscles s'attrapent et se palpent, se regardent. Mon grand-père et ma mère, leur peau, ultralisse. À la fin.

*

Jusqu'à vingt semaines, les bébés ont les yeux fermés à l'intérieur des ventres. C'est seulement après qu'ils se sentent embêtés, attaqués pendant les échographies, par la lumière. Les miens agitent leurs petites mains devant leur petit visage pour qu'on éteigne. C'est une constante dans ma famille : éteins la lumière, laisse-moi me cacher sous les draps. Mes enfants refusent d'être soupesés, observés, mesurés. Ils n'aiment pas qu'on allume dans leur chambre. Un jour, ils n'y seront plus, ils seront partis pour essayer de se rappeler d'aller éteindre des lumières dans d'autres chambres.

*

Quand j'arrive à la maison, l'homme m'accueille. L'homme est une maison ambulante, ses bras s'ouvrent pour se refermer sur moi, pour m'englober : c'est miraculeux. Il y a une maison dans ma maison qui est en train de faire à souper et l'embouteillage tombe brusquement de mon œsophage après s'y être accroché. La nausée dans le trafic, c'est impossible à gérer et ça vous suit forcément jusque chez vous. Il faut ouvrir les fenêtres : il y a encore moins d'air à l'extérieur de l'habitable qu'à l'intérieur. À l'intérieur de mon habitacle personnel, le

passager se fait sentir par à-coups, il réclame mon attention. Ça n'est pas né encore et ça demande, déjà, à sa façon : « Quand est-ce qu'on arrive ? » Ça n'est pas né encore, mais ça s'impose déjà : la nausée. Il y a trop de gens dans moi, en ce moment, ça ne pourra pas durer.

De l'entrée, on entend un cri suivi d'un pleur. Un petit doigt s'est coincé dans la porte du garde-manger. C'est la douleur extrême. Une opération sans anesthésie. L'horreur. Ça tient du génocide. L'homme y est en premier, englobe l'enfant, bec-et-bobote le doigt. Je suis de près, sors une balle bleue de ma poche de manteau, un bonhomme sourire acheté à la coop avant de rentrer : « Regarde, ce que je t'ai ramené. » L'enfant ouvre les yeux, saisit la balle en pleurant, encore sous le choc. Il sourit à travers ses larmes, un peu déconfit d'avoir à renoncer si vite au désespoir. Il fait rebondir la balle. C'est l'illumination. Littéralement : la balle s'illumine. L'enfant rit, les joues encore mouillées ; il la regarde rebondir sur le plancher : bleu-rouge-bleu-rouge-bleu-rouge. Cette chose est le cauchemar d'Équiterre. Elle s'arrêtera de clignoter bien avant que le plastique ne se biodégrade. Elle nous survivra tous. J'aurai des arrière-petits-enfants qui mourront bien avant qu'une seule molécule ne se détache de sa parfaite rotondité. Pour l'instant, je m'en fous un peu. Elle sera mon héritage, un graffiti amoureux, une trace : *Maman was here*. J'étais là et j'ai fait oublier, une fois, un petit doigt coincé. Est-ce qu'on peut demander beaucoup plus comme sens à la vie ?

*

En ce moment, lui apprendre les planètes : lui apprendre qu'on est minuscules. Mon père me lisait *Cosmos* de Carl

Sagan. J'étais fascinée : les supernovas, les trous noirs, leur force d'attraction, d'avalément. Je voulais être avalée. J'avais cinq ans. J'étais Bérénice.

Aujourd'hui, je voudrais toujours mourir avalée. À ma gauche, assis ensemble, il y a mon fils et son père qui se parlent. Je sais que je pourrais mourir à ce moment-là, avalée par la perfection.

Je pourrais sans regret. C'est ça, surtout.



Les portes de Dellinger, 2014, encaustique, feuille d'or et feuille de cuivre sur panneau, 122 x 163 cm